

FIN DE LA TRANSMISSION

Jacques NASSIF

Lorsqu'une analyse peut se terminer, à supposer déjà qu'elle se soit déroulée sans trop de casse, c'est en cela même un succès, ai-je souvent entendu dire, ce qui viendrait confirmer la remarque de K. Kraus concernant la psychanalyse assimilée "une maladie qui se prend pour son propre remède", rien ne permettant d'indiquer à quelle dose, jamais seulement homéopathique, il serait vraiment raisonnable de l'administrer.

L'expérience montre, en effet, que s'engager dans une analyse, c'est inéluctablement prendre le risque, auquel vous contraind littéralement la règle, de passer les bornes, comme y invite l'aphorisme de M. Fenouillart, pour toucher à la limite. Mais toute la question est alors de savoir si le fait de rencontrer la série des limitations internes que vous impose cette même règle, a des chances de vous faire un jour déboucher sur la limitation externe qui serait celle d'un terme.

Je partirai quant à moi de l'hypothèse qu'on ne peut que rencontrer une aporie, si l'on cherche à repérer ce terme à l'intérieur même de l'institution analytique, telle qu'elle est mise en place par la règle. La recherche des critères de fin d'analyse, on le sait, a fait long feu. Il est donc vain de penser qu'une analyse puisse se terminer sur le mode du consensus : ni l'accord de l'analyste, qu'on est loin d'avoir cependant tort de souhaiter, ni son désaccord, dont il n'y a assurément pas lieu de méconnaître la valeur, ne peuvent néanmoins se fonder, tant qu'on est dans l'analyse, sur autre chose qu'une relance du transfert, en l'absence d'aucune preuve qui pourrait de part et d'autre être exhibée, voire exigée.

Et s'il fallait envisager que la rupture sera supportable, c'est-à-dire, sans retour sur un divan, dans la mesure où la part du transfert non-analysé aura été réduite à un minimum, rien ne dit précisément que l'appréciation de ce minimum puisse se tenter à l'intérieur du dispositif ou pendant le déroulement de l'analyse elle-même.

Alors, pourquoi ne pas en tirer que le terme mis chaque analyse ne saurait être recherché que dans un ailleurs, savoir : dans la rencontre, qui ne peut cependant être fortuite, si l'analyse a été menée assez loin, de ce qui pourrait être la fin de la psychanalyse elle-même, prise comme institution ou comme discours ?

Or cette fin serait entendue aussi bien comme la rencontre des limites de l'analyse, selon l'acception la plus évidente du mot "fin", que comme la reconnaissance de ce qu'il y a de fini dans cette psychanalyse aura dû ou pu elle-même mettre un terme.

Car, pour que s'instaure la règle et que se joue la partie, il aura bien fallu que l'analyse, en contre-partie, pour ainsi dire, ait pu tracer une limite, serait-elle provisoire et toute expérimentale, l'empiètement d'autres institutions ou discours qu'elle continue par la suite de côtoyer et qui n'en sont pas abolis pour autant, mais sur lesquels une analyse, l'approche de son terme, aura jeté, le temps d'un éclair, le regard de la fin.

Si, travers une analyse donnée, c'est la psychanalyse qui peut ou doit supporter d'être déclarée périmée, quels sont donc, en regard ou en retour, ces grands enchaînements de sujets ou de paroles qui, dans l'histoire, auront rencontré leur terme, du fait de l'émergence de la règle et de la possibilité de sa mise en jeu ?

Car, c'est déjà une des thèses qui peuvent être tirées de ce type d'abord, il n'y a pas une analyse un tant soit peu poussée, et quelle que soit la structure dont elle fait sa base de départ, qui ne sorte pas les sujets concernés de leur huis-clos, pour réarticuler le sans-trace ou le sans-valeur de leurs paroles, avec le champ de l'histoire en tant que tel, où ils sont invités se réinsérer.

Or, il est bien évident que je ne parle pas seulement de l'histoire du mouvement analytique, arbre noueux et tentaculaire dont la vie doit assurément aller puiser sa sève fort loin, en passant travers beaucoup de bois mort. Mais il ne s'agit pas non plus de la tentative, prônée par Lacan, d'une ouverture aux "sciences affines", voire aux textes littéraires, jugée indispensable pour sortir l'analyse du vase clos de la stérilité. Enfin, il ne s'agira pas seulement de l'invention, tentée par Freud, d'une nouvelle mythologie qui, frayant son chemin à travers les mythes ayant encore cours dans l'univers de la science, offrirait à sa pratique l'abri d'un "roman historique".

Cette dernière tentative que Freud a poussée jusqu'à la limite de ses forces, sans doute pour conjurer de sa personne le spectre d'avoir été à son tour un fondateur de religion, offre au moins l'avantage de nous fournir un index, à vrai dire incontournable, pour cerner le champ indéfini de ce que le regard d'un analysant aura pu, à la fin de son parcours, déclarer périmé cet index, que je voudrais ériger en algorithme, en multipliant les occurrences plutôt qu'en le renvoyant à l'univers d'une mythologie originelle, c'est le "meurtre du père".

Une analyse offre, en effet, ce paradoxe de devoir se terminer, en une sorte de redoublement de son acte, sur le meurtre d'un père qu'elle s'est pourtant d'abord patiemment employée à arracher à l'oubli. Mais ce qui s'entend ici par le père, qu'il s'agirait donc, si l'on me permet cet emprunt au droit, de "périmé", comme une "instance" dont le délai fixé serait

expiré, n'a certes plus rien à voir avec le père, au sens de la généalogie du nom.

Il ne s'agit cependant pas non plus du père mythique de je ne sais quelle horde primitive ou "bande sauvage", ni du fondateur d'une des religions encore et toujours usitées ou ressuscitées sous toutes sortes de déguisements, mais du fait historique de la permanence de certaines institutions qui, sur la "longue durée", maintiennent encore leur emprise.

Je ne fais, pour finir, qu'en énumérer certaines, en vrac, chacune des interventions que vous allez entendre ayant tout loisir de venir puiser dans cette corbeille Je pourrai moi-même ici reprendre mon travail sur le "prophétisme royal" et le "secret du Roi", en tant que lien ténu, mais indispensable entre les deux corps du Roi, avec toute la question qu'elle draine du rapport entre l'oral et l'écrit dans la transmission du savoir.

Je pense que F. Wilder vous parlera de la "Direction de conscience", J.M. Rey de l'"autobiographie" comme inscription d'un transfert et S. Vallon de l'institution des différents "corps mystiques" qui vont jusqu'à rendre impraticable la mise en jeu de la règle; mais il y aurait peut-être aussi à évoquer le "contrat médical" avec lequel elle ne peut que rompre.

La liste, comme on le voit, n'est pas close. Et pourquoi, par exemple, quelqu'un n'oserait-il pas nous parler du "mariage" ?

EXPOSE :

Fin de la transmission : C'est le titre que vous avez lu. Si je vous le donne ici à entendre, peut-être irez-vous penser que minuit a sonné et que le disque usé de la marseillaise va devoir passer sur les ondes avant le silence ou le retour des parasites...

Ce titre, qui est sciemment ambigu, ne fait que condenser le paradoxe mettre un terme à la transmission est bien la fin ultime d'un acte, dont il sera attesté qu'il aura relevé de l'analyse freudienne, si et seulement si les sujets concernés parviennent à en voir la fin.

Car une fin, aurez-vous remarqué, ça se voit plutôt que ça ne s'entend, raison pour laquelle sur les ondes on vous remet dans les oreilles le symbole le plus plat du collectif le plus général : dodo les enfants! Comme si, tant qu'on s'en tient à la transmission par l'ouïe, et elle seule, marquer une fin ne pouvait mener qu'à induire le sommeil.

Or, ce que j'ai à vous transmettre à cette tribune, c'est précisément l'inverse : le but qu'il s'agit d'indiquer, et comme orientant toute l'entreprise, c'est qu'il soit rendu possible que le marquage d'une fin soit entendu, et non exhibé, et entendu donc, dès le départ, comme permettant un réveil.

L'illusion dont tout un chacun se berce et avec laquelle il s'agit de rompre, seule la pratique de l'analyse freudienne a des chances d'y parvenir, puisque son acte a pour axe dernier de mettre un terme à la transmission de ce qui ne saurait être moins que le délire le plus enraciné : celui de penser que le nom que l'on porte et qui vous est échu a une signification qu'il s'agirait de transmettre, en en faisant, aux choses comme aux êtres, le don.

Ce don, un psychanalyste le prend comme lui étant nommément - c'est le cas de le dire - adressé. Autant dire que sa pratique ne saurait commencer autrement que sous la forme d'une proposition, jouant des termes stricts d'une implication qui serait ainsi formulable : si vous voulez bien me transmettre votre histoire, et me faire ainsi le don de la signification que vous pensez que cette histoire confère à votre nom, si vous supposez que je serai susceptible de lui découvrir un sens et par là même de faire suivre la version que vous m'en livrez, pour qu'elle parvienne au vrai destinataire que vous recherchez, - alors, peut-être le deviendrai-je et n'aurez-vous plus besoin d'aller le trouver ou de me demander de le rechercher, ce qui clora par là même la transmission.

Je ne peux ici faire mieux, pour illustrer ma thèse, que de vous faire entendre une parole qui m'a été confiée, étant la dernière qui ait été prononcée à mon adresse, après des années d'une analyse dont la fin semblait introuvable. Les voici, telles qu'il m'a été permis de vous les transmettre, après le silence précieux où elles m'ont laissé. Je le romps avec vous : "Non ! me dit-elle sur le point de se lever, je n'ai plus rien à vous demander".

Si cette parole a aussi à vos yeux le poids qu'elle a eu pour moi, je voudrais en faire une sorte de leit-motiv pour ce que j'aurai à vous dire. Elle commence par l'émission d'un "non", qui est, en effet, de mise à un tel moment. Car, si un non peut être enfin assumé, en tant qu'il s'adresse nommément à un psychanalyste, c'est bien pour qu'il soit entendu comme une fin de non-recevoir au désir qu'il a constamment mis en avant de voir, dans chacun des "nons" qui pouvaient ponctuer la parole analysante, un refoulement à lever, le psychanalyste étant celui qui était précisément investi comme pouvant y déceler une dénégation.

L'événement de la possibilité qu'un tel non soit prononcé donne donc déjà la mesure d'un fait dont j'ai cru pouvoir tirer une thèse que je vous ai déjà communiquée par écrit. C'est bien l'absence de consensus possible qui signe une fin, vivre donc nécessairement comme une rupture ayant le goût, côté analysant, de l'inabouti, et laissant l'amertume de l'échec, côté analyste.

Ne nous hâtons pas cependant d'en faire nouveau un critère, pour ainsi dire, l'envers. Il n'y a pas le moindre critère dans l'ordre de la contingence. Et c'est, en effet, vers la fin de ce nécessaire, qui sert de table d'orientation pour le respect de la règle, que mène petit petit et au décours des années, la pratique de cette même règle.

De fait, ce "non, je n'ai plus rien vous demander" que je vous retransmets ne m'était même plus directement adressé. Il s'agissait manifestement d'un non orienté à l'encontre d'une idée, la plus banale qui soit, comme lorsqu'on pense, à la fin d'une énumération, avoir oublié quelque chose et que l'on se dit ou qu'elle ne fait pas partie de cette liste ou qu'elle y était déjà comptée.

Non, parmi toutes les choses que j'ai eu envie de vous faire savoir ou que j'ai pu vous demander d'accepter d'écouter, il y en a une, celle-ci - mais ce pourrait être celle-là -, que j'estime inutile d'ajouter. Or il en suffit d'une, vous le savez bien, pour que ça s'arrête. Mais je vous prie de ne pas le prendre mal. Vous n'êtes plus en cause personnellement. C'est ainsi.

Maintenant, je n'irais certes pas prétendre savoir d'avance ce que vous pourriez avoir à me dire, étant l'analyste que vous êtes devenu pour moi après tant d'années. Je sais bien plutôt que je ne peux le prévoir, malgré tous les quand même dont j'ai voulu ponctuer ma volonté de croire qu'il vous serait impossible d'occuper cette place jusqu'au bout. Je dirai, maintenant qu'elle l'a si bien été qu'il m'est devenu indifférent qu'elle le soit encore, qu'elle a été restituée à son statut de place, donc de lieu occupable par quiconque à tel ou tel moment d'une partie. Non! Ce que vous en sauriez, si je vous le disais, je n'éprouve plus le besoin de m'en laisser surprendre. Tant pis pour moi! Dommage pour vous! Je vous rends cet hommage.

Car je l'ai, bien sûr, au bout de tant d'attentes déçues, entendu comme un hommage. Ce qui se profilait, en effet, travers cette formulation, c'était que cette personne pouvait enfin s'apercevoir, travers toutes les demandes les plus insensées que la règle lui avait dicté d'avouer, que c'était bien une analyse qu'elle m'avait demandé, et que ce qu'elle aurait pu avoir me demander, au point où elle était parvenue, ce n'était pas rien, certes, mais cela n'avait plus rien voir avec l'analyse qu'elle s'apercevait donc avoir faite, dans l'après-coup.

Non ! Je n'ai plus rien vous demander, en tant qu'ayant été mon analyste. Ce que j'aurais encore vous demander concerne autre chose que je m'interdis de vous demander, sachant enfin que je ne puis vous supposer aucun savoir plus particulier, propos de l'objet de cette éventuelle demande, que celui qui vous spécifie dans votre histoire vous et dont je n'aurai jamais à connaître, ayant accepté au départ de l'avoir perdu, en tant que savoir, les suppositions concernant cette histoire m'ayant amplement suffi avancer dans l'analyse de la mienne propre.

Avec cet index d'une demande de rien enfin avouée, en tant qu'elle ferait toucher cette limite l'analyse qu'est l'Histoire en tant que telle, nous avons donc aussi rejoint le point de départ de l'analyse elle-même, qui ne pouvait pas être pensée, tant s'en faut, comme l'ouverture d'une partie qui se jouerait hors du champ de l'Histoire.

Je dis et je prétends - c'est la deuxième thèse que vous avez vue énoncée dans mon papier - qu'une analyse se clôt en ce point où elle a proposé le détour de son commencement, à savoir : celui où, des histoires que l'on se raconte l'histoire qui vous a déterminé, se noue le rapport dans lequel s'opère la transmutation d'une minuscule en majuscule, l'analyste étant, qu'il le sache ou non, celui par lequel une histoire plus ou moins hallucinée passe à l'Histoire avec un grand H, puisque c'est aussi bien sous cet euphémisme que se colportait, dans les salles de garde des H.P. de la bonne époque, que telle ou telle personne relevait de la grande hystérie, c'est-à-dire, pouvait mériter de passer dans l'Histoire, et non dans ses poubelles...

Or il ne faudrait pas se hâter de considérer cette transmutation du petit au grand H comme étant ce carrefour où le singulier rejoint l'universel, Œdipe, par exemple, y rencontrant la bêtise ou la folie de Laïos pour s'y engouffrer son tour, après l'avoir tué.

Je pense qu'il y a aujourd'hui mieux faire, au moins pour les analysants venir, que d'assumer la répétition d'un tel roman. L'analyse restera freudienne, dans la mesure où elle se démontrera capable d'inventer avec ces concepts, déjà situés et datés, le toujours renouvelé

d'une structure plutôt que la confirmation de l'indépassable des intuitions de son fondateur.

De quelle structure s'agit-il donc avec le "meurtre du père" ? Et en quel sens doit-on l'entendre, s'il est possible d'assumer - troisième thèse annoncée par écrit - qu'une analyse conduit inéluctablement un sujet au seuil d'un tel acte ?

Puisque c'est dans le contexte de l'Histoire qu'il sied mes yeux de réinsérer un tel algorithme, je me permettrais d'abord de vous engager la prise de connaissance du dernier inédit de Freud, excellemment traduit et publié dans "Connaissance de l'Inconscient", chez Gallimard, et qui a pour titre : **Vue d'ensemble des Névroses de Transfert**.

Vous y verrez précisément fonctionner l'hypothèse que "les névroses aussi doivent donner témoignage de l'histoire du développement psychique de l'être humain" et que "plus la névrose apparaît tardivement et plus elle doit régresser une phase libidinale précoce". Mais Freud nous invite dans cet esprit admettre que "la névrose doit nécessairement ramener la figure de l'originaire, la mesure du triomphe du refoulé en elle", ne pouvant, dès lors, s'empêcher de donner un contenu cet "originaire", en se laissant embarquer dans des spéculations sur le pré-historique, dont il sait qu'elles relèvent davantage de la fantaisie que de la science.

J'ai lieu de penser que c'est retenu par un tel scrupule qu'il n'a finalement pas publié ce texte dans la **Métapsychologie** et que c'est finalement dans les papiers de Ferenczi, qui aurait voulu l'entraîner avec lui dans cette voie, qu'une trace en a été retrouvée. Il n'en reste pas moins que tout au long de son œuvre, il ne s'est pas interdit de céder à la tendance penser les problèmes en termes spenceriens, étant donc amené à donner quand même un contenu, serait-il mythique, cette fameuse "phylogenèse" que l'ontogenèse serait censée répéter, suivant la célèbre formule de Haeckel.

Une telle constatation que chacun peut faire m'amène cependant poser, dans le contexte où je vous ai menés, la question suivante : N'y aurait-il pas eu, devant l'effroi bien légitime des conséquences que pouvait entraîner sa découverte dans l'histoire des institutions où sa pratique avait s'insérer, la nécessité de devoir faire porter le refoulement sur de telles conséquences, en se permettant des "spéculations" infondées soit sur la préhistoire de l'humanité soit sur l'enfance des différents peuples soit sur l'enfance d'un fondateur de religion, alors que c'étaient des inférences qui pouvaient être portées, et sur le terrain où l'Histoire contemporaine apportait les plus effrayantes confirmations ?

La thèse que j'en tire est fort simple : ce qui fait la butée des analyses, c'est moins le roc d'une réalité transhistorique, que la rencontre des nécessités de l'Histoire en tant que telle, une analyse faisant passer le sujet du sentiment de la contingence de son inscription, dans une langue, un pays, une époque, une famille, un sexe, une culture, etc., la reconnaissance de la nécessité qu'il en ait été ainsi pour qu'il ait pu en dire à un psychanalyste, et lui seul, ce qu'il en a dit.

"Non, je n'ai plus rien vous demander", devient ainsi l'acte pacifié d'une telle reconnaissance, c'est--dire, en fait, un regard porté concurremment sur l'analyse, en tant que

règle périmée, et sur les institutions avec lesquelles elle a da rompre pour que s'institue sa parole, mais qui n'en sont pas mortes pour autant, et qui s'en trouvent, ayant été légitimées, mais par l'arbitraire de l'artifice de la seule analyse, ramenées la contingence.

Non, je n'irai plus vous demander de guérir ma mère de l'envie ou de réconcilier les français, de changer les habitudes de mon mari ou de mettre un terme au racisme, etc., etc., ... Il est sûr en tout cas que, pour que s'entérine une fin de l'analyse, un passage a du être trouvé, un chemin à être frayé, entre ces deux types de questionnement, en général, inconciliables : celui ayant trait au "privé" des relations et celui concernant le "public" des rappports.

Et il n'y a nul arbitraire à ce qu'un tel lien se noue, pourvu qu'il soit le fait, non d'un savant qui généralise, mais du sujet analysant qui, dans l'acte, traverse ce genre d'entrave, en déliant l'une par l'autre, c'est-à-dire, en réarticulant le pulsionnel et le généalogique, travers la nécessité de devoir réapprendre son nom, en réarrimant ensemble ce que ce nom a fait un corps, avec ce que ce corps a dû faire à la série des noms.

Ce type de nouage - cela va-t-il sans dire ? - ne peut qu'être inventé chaque fois et ne saurait indiquer la moindre "vue d'ensemble" ou aucun moule général dans lequel les analysants futurs pourront venir se couler.

Le tentative est risquée au départ et peut fort bien rater à l'arrivée. Encore que ce terme, si raté qu'il apparaisse aux parties concernées, donne toujours à voir à un tiers - Et il en existe toujours un plus sauvage que ceux convoqués dans le protocole de la "passe" - ce qu'il a pu en être de ce passage, au moins tenté, de l'institution du désir, que l'analyse a remis au jour, au désir de l'institution, laquelle s'en trouvera ou démasquée ou légitimée.

Mais peu importe présent!